

Maurice Merleau-Ponty

Depuis hier le monde philosophique est en deuil. Merleau-Ponty est mort, frappé d'une attaque cardiaque, à sa table de travail, dit-on, mourir à sa table de travail, c'est la meilleure façon de mourir debout. Il est mort à l'âge de 53 ans, à un âge où beaucoup entament à peine leur itinéraire intellectuel. Son génie lui avait permis de brûler les étapes de la carrière universitaire. Dès 40 ans, il enseignait en Sorbonne à une chaire de psychologie de l'enfant, à 44 ans il était élu au Collège de France, et c'était la philosophie existentielle qui se trouvait ainsi officialisée, intronisée. Cette élection revêtait d'autant plus d'importance que le deuxième candidat était Le Senne (appui du ministère). A cette chaire du Collège de France, Merleau-Ponty succédait à Lavelle, qui avait succédé à Le Roy, qui avait lui-même succédé à son maître Bergson. Et on se serait cru en effet revenu aux plus beaux jours du bergsonisme et aux plus beaux jours de la philosophie : lors de la séance inaugurale la salle était comble et il fallut installer des haut-parleurs dans les amphithéâtres adjacents.

Qu'il y eût une part de mondanité, donc d'impureté dans ce succès, comme il y en a dans tout succès, c'est incontestable. Incontestable, quoique d'une évidence, si je puis dire, non immédiate. L'œuvre de Merleau-Ponty est en effet très technique, elle s'appuie sur des informations précises empruntées aux sciences de l'homme, elle est d'un abord malaisé. En outre Merleau-Ponty, à la différence de la plupart des existentialistes français, de Sartre, de Simone de Beauvoir, de Gabriel Marcel, n'a publié ni roman, ni pièce de théâtre. Il est toujours resté sans concession un universitaire ; il a joué le jeu, soutenu une thèse, enseigné, tandis que Sartre, par exemple, a rompu très vite toute attache avec l'*Alma Mater*. Il y a donc eu toujours chez Merleau-Ponty comme une réserve, comme une retraite, comme une distance vis-à-vis du siècle. Au sens que Julien Benda donne à ce terme, il a voulu être et a été un clerc. Il fut un existentialisme de bas étage, celui des Caves justement, que Sartre n'a jamais découragé, auquel Merleau-Ponty n'a jamais participé. Et de même, s'il s'est mêlé à la vie politique, il fut un des fondateurs de l'éphémère R.D.R. avec Sartre, il se détacha très vite de toute action engagée, et comme vous le savez il abandonna son poste de co-directeur des *Temps Modernes*, reprochant à Sartre son ultra-bolchevisme. Philosophe, homme d'une spécialité, il n'était pas un témoin, ou comme l'on dit encore, une conscience, au sens où le fut Camus. En lui ne s'expriment nullement l'inquiétude ou la protestation d'une époque. D'où lui est venue cette réputation, contemporaine de ses débuts, de ses premiers ouvrages ? Certainement de son style, et par ce terme, je n'entends pas seulement le style de l'écrivain, Sartre écrit à la diable, à la va-vite, la phrase de Merleau-Ponty est beaucoup plus riche, beaucoup plus dense, charnelle souvent, j'entends aussi le style de l'homme. Son aisance, son allure, jusqu'à son physique. A le voir, on ne l'aurait pas pris pour un philosophe ou pour un professeur. Il est dommage que ce soit un compliment. Un mélange donc de chaleur et de désinvolture : il reprend souvent le mot de Bergson : « Nul n'est tenu de faire un livre ». Au sens où l'on parle d'un grand d'Espagne, Merleau-Ponty fut un grand de la philosophie.

Sur l'homme, je ne vous dirai pas grand chose. Examineur à l'École, avec Canguilhem... Classique, sujets traditionnels... Tâchons plutôt, quoi que maintenant, hélas ! Merleau-Ponty ce n'est plus un homme, c'est une œuvre, de définir cette dernière.

Ce qui frappe, c'est que chez cet auteur dont on a fait un des chefs de file de la nouvelle école philosophique, ne se retrouvent presque aucun des thèmes auxquels nous a habitués la pensée existentialiste. Le nihilisme nietzschéen, la provocation kierkegaardienne ne l'ont nullement influencé. Pas de trace chez lui de même d'une invasion du subjectif, d'une apologétique du sentiment. Aucun soupçon de pascalisme. Aucun effluve d'angoisse. L'existentialisme n'est pas ici une philosophie du vertige, de l'anxiété, face à la déréliction de l'humain, d'un homme jeté là, sans raison, sans rien pour le justifier, l'homme évoqué par Sartre, courant toujours après lui-même. L'existence n'est pas ici considérée comme une absurdité, comme une maladie, comme un trou dans l'être. Dans l'essai qu'il a intitulé *Introduction aux existentialismes*, Emmanuel Mounier établit une recension de la thématique existentielle, qui se compose des articles suivants : la contingence, l'impuissance de la Raison, la Fragilité, celle d'une existence toujours remise en jeu, d'une existence qui se sent toujours empêtrée et comme engluée par autre chose, chez Jaspers l'engluement, chez Sartre le visqueux. Autre thème : celui de la finitude, de la mort, du délaissement. « Tout se passe comme si le monde, l'homme et l'homme dans le monde n'arrivaient à réaliser qu'un dieu manqué. » « Mourir, la seule chose que personne ne puisse faire pour moi. », de la solitude « C'est dans le désert, s'écriait déjà Nietzsche, qu'ont toujours vécu les véridiques », et recouvrant, unifiant ces thèmes, celui du néant. Il y a comme un ange maudit de l'existentialisme dont l'aile n'a jamais effleuré Merleau-Ponty.

On a pu dire de l'existentialisme qu'il a été une dérivée phénoménologique. Merleau-Ponty s'est voulu fidèle à l'enseignement du seul Husserl. Husserl a médité sur la crise des sciences, et en particulier sur celles de l'homme, pour Merleau-Ponty également la philosophie doit être un éclaircissement, une élucidation des sciences de l'humain. Elle ne se ramène pas à elles, elle ne les dirige pas non plus, elle collabore avec elles, s'instruisant toujours auprès d'elles et souvent aussi dégagant leur rationalité, explicitant leur sens. Cf *L'œuvre de Freud* (Hesnard. Préface p.1).

Et c'est en cela donc que Merleau-Ponty est moderne, résolument moderne. Alors qu'un Alain dédaignait *a priori* toute nouveauté, alors que Sartre lui-même se méfie des naturalismes psychologiques ou scientifiques, Sartre est un cartésien, il a donné la plus parfaite définition du cartésianisme quand il a écrit : « Il n'y a pour la conscience qu'une seule façon d'exister, c'est d'avoir conscience qu'elle existe. », et c'est au nom de la lucidité cartésienne que Sartre dénonce les équivoques du Freudisme, de cette étrange doctrine qui prête à l'inconscient tous les caractères de la conscience, il triche, il ruse, il est toujours en état d'alerte, sauf, et c'est là où s'étale pour Sartre la contradiction, sauf d'être conscient – Comment de l'inconscient pourrait-il avoir un sens, puisque la source de tout sens est la conscience ? La philosophie de Merleau-Ponty est, sans éclectisme aucun, une philosophie accueillante, une philosophie qui ne juge pas les sciences au nom d'une dogmatique pré-établie, mais qui travaille enfin et collabore avec elles.

De Husserl, Merleau-Ponty a retenu cette permanence du monde, ce fond mondain qui est à l'horizon de toutes les démarches de la conscience, et qui fait qu'il est indifférent de parler de conscience ou de comportement, la conscience n'est pas une représentation du monde, elle est une conduite dans le monde. « Le plus grand enseignement de la réduction, c'est l'impossibilité de la réduction ». C'est mêlé au monde que Merleau-Ponty saisit l'homme. Ici encore, profonde différence avec Sartre, avec le dualisme sartrien. La distinction du Pour Soi et de l'En Soi est absente de la réflexion de Merleau-Ponty. Il y a chez le premier Sartre un idéalisme éperdu, un idéalisme non plus de la construction mais de la destruction. La liberté, c'est ce qui se débat et se dégage, et autrui de même, c'est l'être qui me nie, qui m'arrache à

moi-même, qui me vole mon intimité et m'étale et me transforme en chose, « L'être avec autrui chez Sartre, déclare Merleau-Ponty, ne représente que le ridicule d'un solipsisme à plusieurs », et pour Sartre, de même, le corps n'est que facticité et contingence, il est moi et pourtant je suis séparé de lui par toute l'épaisseur du monde, et la nausée n'est-ce pas ce dégoût devant ce qui en moi est moi sans être moi ? *L'Être et le Néant* décrit ainsi non plus le sujet triomphant de la philosophie classique, à l'abri des autres et de son corps, mais la tragédie d'un sujet déchu et menacé sans cesse par ses conditions d'existence.

Ce que Merleau-Ponty s'attache à analyser, au contraire, c'est cette familiarité, ce commerce de l'homme avec le monde, cette sorte d'installation commune de l'homme et du monde. « Il n'y a pas d'homme intérieur. L'homme est au monde, c'est dans le monde qu'il se connaît. » Merleau-Ponty analyse cette vocation de l'homme pour le monde, cette convocation à laquelle le monde nous conduit à chaque instant. D'où son refus de tout idéalisme critique, qui pose un Je pense s'exerçant dans l'absolu, un Je pense sans assise, sans situation, sans point de vue. Le sujet n'est pas devant une réalité qui serait uniquement sa représentation, le moi n'est pas un regard pur dont l'objet constituerait la transparente corrélation. Toute philosophie qui s'interroge sur la possibilité du monde, et qui fait de l'univers un *a priori* de l'esprit, oublie ce déjà-là qui est l'indice même de la réalité. « Je serais infidèle à mon expérience du monde si je cherchais ce qui la rend possible au lieu de chercher ce qu'elle est. » Ou comme dit encore Merleau-Ponty « Le monde n'est pas un objet dont je possède par devers moi la loi de constitution. » Et c'est pourquoi l'ouvrage essentiel de Merleau-Ponty porte sur la perception. L'analyse des présupposés de la réflexion, n'était-ce pas la pièce maîtresse de l'intellectualisme classique, le domaine où le rationalisme déployait toute sa virtuosité ? Dans un cours célèbre, Lagneau montrait que toute perception est jugement, construction, interprétation, synthèse. Ce que l'esprit découvre dans la chose, c'est l'esprit. Ce qu'il découvre dans l'objet, c'est son rapport à l'universel. Percevoir, c'est pour l'esprit se rendre compte, mais se rendre compte à soi-même. « Prenons par exemple ce cahier ; en quoi, à proprement parler, sa réalité consiste-t-elle pour nous ? Est-ce qu'il nous affecte ? Non : nous cherchons à déterminer ce qu'il est pour tout le monde ; nous pensons que la meilleure manière pour nous de le concevoir, c'est de le concevoir en ce qu'il est véritablement ; cela consiste à le concevoir dans sa nécessité. Mais la nécessité n'est jamais simplement aperçue dans la chose ; elle est reconnue, approuvée par la pensée. »

Husserl attribuait comme programme à la philosophie : réfléchir sur l'origine du monde, cette origine, n'est-elle pas, à tout moment, donnée dans le mystère, l'unique mystère de la perception ? Que m'apprend la perception ? Que le monde n'est justement pas la conclusion d'un jugement, puisque c'est le propre de tout jugement d'être révocable, d'être toujours en suspens, d'être sous la menace d'une réfutation possible, d'une critique qui le rectifierait. Or le perçu est réfractaire à toute critique. « Le perçu est et demeure en deçà du doute et de la démonstration. Chaque perception, si elle peut être barrée et passer au nombre des illusions, ne disparaît que pour laisser place à une autre perception qui la corrige. Chaque chose peut bien, après coup, paraître incertaine, mais du moins il est certain pour nous qu'il y a des choses, c'est-à-dire un monde. Se demander si le monde est réel, c'est ne pas entendre ce qu'on dit, puisque le monde est justement, non pas une somme de choses que l'on pourrait toujours révoquer en doute, mais le réservoir inépuisable d'où les choses sont tirées. »

Qu'est-ce alors que la réalité, non pas ce qui apparaît, ce qui n'existe que par la réflexion, mais ce qui est au contraire déjà réalisé, ce qui m'investit de toutes parts et

d'abord par et dans mon corps. Cette sourde présence du monde, cette prégnance, m'enveloppe dans mon corps. Si le corps est le sujet de la réflexion, le près, le loin, le haut, le bas, toutes les catégories du paysage sont inscrites dans le déploiement de mon corps, c'est que le corps est lui-même ouverture sur le monde, et qu'il y a une expérience pré-objective, une synthèse passive, sédimentée en nous, un primordial antérieur à toute réflexion. En ce sens, le corps est le berceau de toute signification. Le matérialisme est donc invalidé qui ne voit dans le corps qu'un morceau du monde, qu'un secteur du réel, alors qu'il est ce qui se tourne vers les choses, ce qui creuse des perspectives, mais l'idéalisme est également évincé, car un sujet absolu, décentré, survolerait le monde sans jamais pouvoir y loger. Mais s'il y a ainsi une signification pré-instituée, si le sens habite les choses, un paysage a un style, une allure que je ne lui fabrique pas, si le sujet découvre ainsi le monde, il en résulte que tandis que ce qu'on invente est toujours clair, le monde, pour l'idéalisme, c'est un réseau d'intelligibilité tissé par l'esprit, il lui est ainsi parfaitement transparent, ce qu'on découvre est toujours obscur, ou plutôt doit être l'objet d'une explicitation infinie, d'un déchiffrement inépuisable. De même que le texte que je lis, je n'ai fini de le comprendre, et ce n'est pas un hasard si Merleau-Ponty s'est tellement intéressé au langage, à ce paradoxe du sens qui est à la fois dans le mot et hors du mot, de même qu'il y a toujours un au-delà du sens, il y a toujours un au-delà dans le monde, le monde ne se dévoile que par aspects, que par esquisses, successivement, temporellement. Il en résulte que toute signification est historique, que toute vérité est l'histoire d'une vérité. Il en résulte aussi l'ambiguïté de tout sens. « La conscience qui passe pour le lieu de la clarté est au contraire celui de l'équivoque. » Ceci est lié à l'inachèvement de toute compréhension, ceci est lié également à cette pré-histoire qui a précédé toute réflexion. Dans l'idéalisme le sujet renvoie à l'objet et l'objet au sujet, l'un reflète l'autre, et il n'y a aucune énigme. Or, tels ne sont pas nos rapports avec le monde, et en particulier avec le monde social. Nous ne sommes pas dans le social comme un objet, mais le social n'est pas non plus un objet en nous. S'il y a du social pour nous, c'est que nous sommes originairement du social. Et c'est pourquoi, de même que Merleau-Ponty a tenté d'explorer l'en deçà de la perception, de même il a étudié en Sorbonne la psychologie de l'enfant, et cet état initial d'indivision avec autrui qui caractérise la première enfance.

Une philosophie de l'ambiguïté, tel est le titre de l'ouvrage que de Waelens a consacré à Merleau-Ponty. Dire que le monde est ambigu, c'est dire qu'il n'est pas par moi, et qu'il n'est pas pour moi seul. « A mesure que Husserl passe à l'exécution de son programme, il amène au jour des fragments d'être qui déconcertent sa problématique : ni le corps qui est sujet-objet, ni le passage du temps intérieur, qui n'est pas un système d'actes de conscience, ni autrui, qui naît par prélèvement de moi ou par expansion de moi, ni l'histoire, qui est ma vie en autrui et la vie d'autrui en moi, qui est comme autrui un objet inexact ne se laissent ramener à la corrélation d'une conscience et de ses objets ! »

Cette analyse de l'homme dans le monde cautionne-t-elle quelque scepticisme ? Non pas, puisque notre expérience est celle d'une évidence, mais d'une évidence en voie de reprise, et de rectification continuelle, d'une évidence ouverte à la façon même de l'histoire. Le philosophe, c'est l'homme qui suit le mouvement de cette évidence, c'est l'homme de son temps, vivant avec les hommes de son époque, faisant à la fois et subissant l'histoire en même temps qu'eux. On ne philosophe pas dans l'éternel, pour cette raison qu'on ne philosophe pas seul. L'éternel, c'est le mauvais rêve d'un solitaire. « L'histoire, c'est les autres, ce sont les rapports d'échange que nous avons avec eux, et hors desquels notre idéal fait figure d'alibi. » Et l'histoire est finalement la source féconde, stimulante de toute ambiguïté, par ce mélange de sens et de non-sens, de contingence et de rationalité qui la compose.

« Faute de contingence, il n'y aurait pas de coupables, faute de rationalité il n'y aurait que des fous. » Le sens de l'histoire, c'est nous qui l'établissons, mais en même temps ce sens nous est proposé par l'histoire, on ne va pas à contre-courant de sa rationalité. Comme le dit un commentateur, « l'histoire n'a pas *un* sens, dont nous serions les dupes, mais elle a *du* sens. »

Cette ambiguïté, c'est donc notre partie, et le fondement même de notre liberté. La trahissent, selon Merleau-Ponty, tous ceux qui s'installent dans l'absolu, aussi bien les idéalistes en appelant sans cesse à un vrai éternel - mais qu'est-ce que ce vrai que personne n'a ? - que les marxistes qui sont abusés par le mythe d'une société vraie, homogène et dernière. « Les révolutions, dit Merleau-Ponty, sont vraies comme mouvement et fausses comme régime. » Toute idolâtrie de l'absolu est pour Merleau-Ponty une démission de l'humain.

On voit, par conséquent, que l'illusion par excellence, et le piège auquel ne pas succomber, ce sont ceux de la transcendance. « Il n'y a rien à voir au-delà de nos horizons, sinon d'autres paysages encore et d'autre horizons. » En cela encore, Merleau-Ponty rompt avec les thématiques de l'existentialisme. « Il y a au-dessus de l'existence quelque chose, dit Jaspers, et l'existence n'existe que par rapport à cette autre chose. » Pour Jaspers, comme pour Heidegger, l'existant est celui qui a le succès de l'être. Chez Heidegger le thème du bondissement, de l'en avant de soi, chez Sartre du projet, d'un être qui n'est pas ce qu'il est et qui est ce qu'il n'est pas. Depuis Platon, toute expérience philosophique est celle d'une séparation, d'une rupture. Ce que nous pensons apparaît toujours en deçà de ce qui nous fait penser. Et c'est parce que l'homme se sent au-dessus de ce par quoi il pense qu'il s'estime également au-dessus de ce qu'il pense. C'est parce que l'être lui est transcendant que l'esprit est lui-même transcendant à tout objet. De là cet inconfort qui a toujours été celui de l'homme, quand il philosophe. De cet inconfort, il n'y a guère de trace dans la pensée de Merleau-Ponty. Jamais l'effort philosophique n'a été poussé aussi loin dans la voie d'identifier rigoureusement réalité et vérité. C'est la réalité du monde qui assure sa vérité. Le monde est à lui-même sa propre justification. Une philosophie vidée de tout étonnement. Pour parler le langage de Heidegger, l'étant est à lui-même son propre être, l'ontologique est résorbé dans l'ontique. Sans doute,

l
,

h
o
r
i
z
o
n

d
u

m
o
n
d
e

e
s
t

t
o
u